

# « Le premier chant »

## de Jeanne PIHOUE

### Note d'intention

Mon récit évoque les femmes de la famille d'un forgeron, vivant à la lisière des bois à une époque non spécifiée. J'aime l'idée que mon histoire puisse s'insérer dans une période très large, allant des premiers siècles de la chrétienté en Europe au début du XIXe siècle. C'est pour répondre au format court que j'ai choisi de construire mon récit autour d'éléments simples, peut-être même simplistes : le feu, la pierre, les plantes. Il y a quelque chose de la théorie des éléments d'Aristote et de celle de Bourdieu (dans La domination masculine) : l'homme est l'élément actif, l'extérieur, le chaud, la femme est l'intérieur, le froid, ce qui grimpe et qui serpente. J'ai essayé de pointer avec mon tableau de cette famille l'ambiguïté de ces concepts, qui sont amenés comme des éléments naturels dans la nouvelle (les hommes sont des espèces de cyclopes mythiques, les femmes appartiennent naturellement au froid), alors qu'ils sont artificiels. D'où l'importance de la fabrication qui se pose en contrepied de la nature : d'objets pour les hommes, des récits pour les femmes. Elle sert à nourrir l'ambiguïté. Comme mon héroïne sans nom n'appartient à aucun temps, son évolution vers le chant symbolise le besoin de trouver sa propre voie dans ces rôles. L'espoir est une force de résistance aux modèles imposés, il est l'émanation du désir primitif de s'appartenir à soi-même. Il est celui qui empêche la jeune fille de se faire avaler par la pierre de la maison. La douleur de la résistance ne connaît un apaisement que quand mon héroïne arrive à s'enfoncer, seule, dans la forêt.

L'espoir était plus dur que la force. Il la brûlait, lui faisait mal. La furor du poète et de la fille enfermée sont deux mêmes. La force brûlait rouge au fond de deux yeux amandes. Comme la flamme de la forge, elle ne décroissait jamais. Quand elle passait à côté de la forge pour se rendre au puits, au petit matin, le rouge montait à ses joues, et y éclatait comme un orage d'été. Les dos des hommes qui se penchaient sur le feu étaient inséparables. Ils étaient bloc de chair plissé et tanné par le travail. C'était là, supposait-elle, que la force naissait : dans le métal, dans ses éclats et batailles contre le feu. À travers le bois, le feu ronflant faisait vrombir la forge, bourdonnante, alors qu'elle passait devant pour se rendre au puits, le soir venu.

La maison était basse et froide, pleine d'ombres courantes. Quand le père y entrait, à l'angélus, il portait de la forge un tison et le feu à l'affût, et allumait la braise qui ferait rougeoyer cette salle où ils mangeaient, cette longue table sur laquelle chacun des enfants avait été conçu, par longs va-et-viens brûlants contre le bois.

Quand le père rentrait, la mère mettait la potée froide sur le feu, et la chaleur montait à travers le métal de la marmite à travers les légumes écrasés, amalgamés. Le père la mangeait lentement, ses yeux amandes plissés derrière un tas de peau, déglutissant cuillère après cuillère de bouillie brûlante. C'était son épiphanie mais aussi son calvaire : de terribles ulcères le réveillaient, la nuit venue.

Personne ne pouvait parler sans qu'il ouvre la bouche. C'était d'abord lui, puis le fils aîné, le second, et enfin le troisième.

Parfois le fils Gros-Jean venait manger avec eux. Lui pouvait parler au père, d'argent, d'épées vendues, de la forge. D'elle, aussi, parfois. Le mariage se ferait au printemps, si la saison était bonne. On irait à Saint Benoît pour la messe.

Elle couchait au grenier, loin de l'âtre. Les soirs où le fils Gros-Jean n'était pas là, avec ses sœurs.

Le froid rentrait par le plafond. Les nuits d'hiver ne se passaient qu'en chantant. Ses sœurs aimaient les histoires de roitelets se répondant dans la forêt. Lorsqu'elle n'avait plus d'histoire, elle chantait les fruits que l'hiver vidait de leur suc, et les pauvres arbres qui vivaient dans leur pauvre sol. Les pierres du torrent roulaient dans la gorge. Leur chansons n'avaient pas de mots, et elles n'avaient pas d'âge. Elles étaient hummées, parfois avec à peine plus qu'un filet de voix. Les hommes ne les entendaient pas. Elles montaient dans la maison silencieuse, grimpaient le long des poutres, se glissant dans les longues après-midis d'hiver, dans le point brodé et le petit pois écossé. Il lui semblait encore entendre leur écho résonner dans la maison, quand elle se lavait les matins de dimanche, nue dans la lumière froide qui précédait l'église.

Il lui fallait une semaine pour récupérer des soirs de neige ; ceux où le fils Gros-Jean, resté dormir, pressait son dos contre la paille et poussait la chaleur en elle. Il aimait la pénétrer lentement, son souffle de forge come un soufflet dans son oreille, dans les longs va-et-viens brûlants

dans le noir. Une semaine était le temps que la brûlure s'estompe. Quand ils seraient mariés, lui avait-il promis, ce serait tous les soirs ainsi. Alors elle ne serait plus qu'un ulcère entier, telle que l'image lui venait en brodant. Il lui fallait chantonner très longtemps pour la faire partir. Il lui fallait une semaine pour se remettre d'un soir de neige.

Tous ceux qui ont écrit que les femmes sont les gardiennes du feu ont menti. Dans leur maison, les femmes étaient des tas de chair que le froid déchirait. Elles étaient les macchabées gardiennes du vide. La maison du forgeron était une tombe avec quatre murs et un toit.

Le cœur d'une forêt n'est en rien semblable au cœur d'une maison. Le cœur d'une forêt n'est contenu dans nul foyer, sauf celui du jour et de la nuit qui descendent lentement du ciel sur les branches et les pierres. Trois fois par jour, elle le traversait, pour aller chercher sous la sylve l'eau vive que réclamait le feu de la forge. Il n'en avait jamais assez. Sitôt qu'il était redevenu braise, il se ravivait, et il lui fallait un nouveau seau. À boire, femme, ronflait-il. C'était toujours le fils Gros-Jean qui portait le seau au feu, posant au passage deux mains sur la courbe vibrante d'une hanche ou d'un sein. Ces mains étaient celles qui lui offraient des fleurs pour le mois de Marie et des châles pour la Noël, et les broches que ces mains forgeaient pour elle. Elles forgeraient la bague, qui, au printemps, irait entourer son doigt d'un cercle de fer. Ces mains ne doutaient pas. Il croyait. Il parlait souvent au prêtre, après la messe. Elle restait assise dans le fond, attentive aux chuchotements de la prière et aux murmures des statues de prophètes sans visages et de léviathans de pierre.

Une nuit de gel, cet hiver là, ses chants ne furent pas assez forts pour porter une petite sœur jusqu'au matin. Ce furent encore ces mains solides qui portèrent jusqu'au cimetière le petit corps transi de froid, qui plantèrent la pioche dans la terre gelée, qui firent rouler la pierre qui fermait le caveau. Elle ne pouvait plus chanter. La nuit avait figé ses cordes vocales dans le vide. La mère chanta pour elle, pour le petit corps mort qui ne bougeait plus, pour la consolation. Quand on reboucha le trou, les hommes et les femmes regardèrent en silence, dressés et immobiles comme des prophètes de pierre. Seule elle-même continuait à se bercer de ses bras, basculant d'un pied sur l'autre sans rythme autre que le sien. Quand le fils Gros-Jean posa ses mains sur ses épaules, elle le repoussa.

Le petit corps était sous terre maintenant, dans une cave en pierre que jamais les bruits de la pierre ne pénétraient. Béni soit-elle qui ne sentira plus jamais le vent. Le cœur de la forêt était partout. Il descendait sur chaque écorce et sur chaque membrane. Nul part l'air n'était immobile. L'espace entre deux feuilles peut être très petit, pourtant. Mais le vent était partout, se glissant, sifflant, frottant doucement, là, dans les fissures de la forêt. Elle s'y rendit sans le seau ce jour-là. La nuit était encore dans sa gorge serrée.

Le chant pouvait pousser dans la maison froide. Ici, il éclosait comme une cascade. Cascade était le vent poussant l'eau, et le même vent était brise pour se faufiler l'herbe qui poussait. Il était douze doigts entre les cheveux d'une

immense tête verte et chaude. Main chaude qui se posait sur les plumes des roitelets, poings fermés sur leur petit corps palpitant, puis les portait sur des ailes bien plus grandes que les leurs. Le frottement poussait là, dans ces trous de ciel où les ailes battaient.

Le vent était dans son corps. Le cœur de la forêt descendait sur les gargouillements de ses intestins, les tapotements de ses doigts contre son tablier. D'une voix rauque, elle esquissa une mélodie tremblante.

Elle savait qu'elle ne retrouverait jamais sa voix d'avant. Une nouvelle pousserait, dans la déchirure qu'avait laissé sa sœur en s'en allant. Un frisson la traversa. Une vigne ne peut grimper sur chaque pierre.

Elle n'était plus seule à chanter. Une autre voix la joignait. Elle pouvait l'entendre, comme ses sens s'ouvraient au vent.

Grimpait la vigne vierge sur l'établi qui s'appose à la forge. Grimpait le calme dans le cri de l'enfant qu'on console. Grimbaient les remous dans la soupe qui bout. Grimbaient les escargots après la pluie sur ce mur que le père ne connaissait pas.

Grimpait la voix qui s'en va au puits, dans la frêle demi-teinte d'un petit matin d'hiver. Frêle est le chant qui s'en va à travers la nuit.

Grimpait cette voix qui s'enroulait autour de la sienne. Elle ouvrit les yeux. Il y avait des femmes devant elle, qui ne ressemblaient à personne.

Elle était blonde et vêtue de peaux. Elle était brune et portait une robe noire. Elle était rousse avec de la myrte dans les cheveux.

Le prêtre aurait dit « sorcières ».

Gros-Jean aurait dit « guérisseuses ».

Sa mère les appelait « les femmes ».

« Bonjour », lui disaient-elle d'un chant sans voix. « Bonjour, ma soeur. »

Tout brillait, tout bougeait. Elle cligna des yeux, et la forêt s'ouvrait à elle, rayonnante de sons.